

G. Smoliansky

**Le mouvement syndical
révolutionnaire et le problème
de l'aristocratie ouvrière**

L'Internationale communiste
(Organe du Comité exécutif
de l'Internationale communiste)
année 1930, p. 1648-1665

**LE-MOUVEMENT SYNDICAL REVOLUTIONNAIRE ET LE PROBLEME DE
L'ARISTOCRATIE OUVRIERE
G. SMOLIANSKI**

La question, des modifications qui se sont opérées dans la structure sociale de la classe ouvrière après la guerre et du caractère nouveau que revêt l'aristocratie ouvrière n'est pas une question académique. Ce n'est pas accidentellement que, dans leur lutte pour faire prévaloir la tactique bolchévik, dans le mouvement syndical, dans leur lutte contre l'opportunisme de gauche et de droite, les partis communistes et le mouvement syndical révolutionnaire se heurtent uniformément, quoique sous une forme différente, à la *simplification et à l'estompement* de la question du rôle de l'aristocratie ouvrière. Si, d'une part, la droite, en faisant bloc avec tout le social-fascisme, représente mensongèrement le Parti communiste et le mouvement syndical révolutionnaire comme des organisations de sans-travail, d' « inorganisés » et du « lumpen-prolétariat », niant ainsi de la façon la plus absolue l'importance de l'aristocratie ouvrière en tant que base sociale du réformisme, on constate, d'autre part des tentatives, non moins nuisibles pour la juste appréciation des changements opérés dans la structure de la classe ouvrière par la rationalisation capitaliste, de représenter ces modifications non comme une scission politique au sein de la classe ouvrière dans la présente étape, mais comme une dégénérescence sociale définitive d'une partie du prolétariat en partie intégrante de la bourgeoisie en tant que classe.

Dans les deux cas, nous avons affaire à une tendance antimarxiste et antiléniniste, qui consiste à nier l'unité de la classe ouvrière brisée par suite du développement disproportionné du capitalisme et du monopole industriel qu'il a créé et qui lui permet de soudoyer les couches supérieures du prolétariat. Cette unité de la classe ouvrière a été la base de la doctrine de Marx sur le prolétariat. Le grand mérite historique de Marx a consisté en ce que, ayant travaillé près de quarante années sous le régime du monopole industriel anglais, à l'époque de la prospérité de l'aristocratie ouvrière trade-unioniste et de la hausse des salaires, il a brossé un tableau saisissant du *paupérisme absolu, du nivellement du prolétariat*, de sa transformation en une masse uniforme et disqualifiée. Et ce n'est pas en vain que les économistes bourgeois, les révisionnistes, les syndicalistes et les théoriciens social-fascistes actuels n'ont jamais cessé de soumettre à une critique impitoyable la théorie de Marx sur le paupérisme. « Le marxisme est trop abstrait et trop rigide » écrivaient Herkner et Sombart, les critiques bourgeois de Marx. « une cinquième classe est née au sein de la quatrième », écrit le sociologue fasciste contemporain Robert Michels ancien social-démocrate et syndicaliste. « Ce que Marx écrit dans l'avant-dernier; chapitre du Capital, c'est de la poésie sociale » écrivait le théoricien syndicaliste Sorel que Marx « employait habituellement avec bonheur, mais que ses disciples ont transformée en une abstraite doctrine de classe ». Cette négation de l'unité de la classe ouvrière était parfois masquée sous une phrase très radicale. Mikhaïski, le fondateur malheureux du syndicalisme, russe mort-né, fournit en son temps en Russie une phraséologie classique de ce genre :

Un mouvement véritablement prolétarien absorberait, tous les va-nu-pieds que les socialistes repoussent ... qu'ils repoussent pour fuir des mots d'ordre insurrectionnels gênants comme : « Du pain aux affamés ! .. »

Les Thalheimer et les Brandler¹ suivent le courant de cette campagne générale contre Marx lorsqu'ils calomnient le « parti des inorganisés » et des « sans-travail ». Mais certains, camarades, amateurs enragés de la phrase de « gauche », tombent également dans la même « opposition » à Marx lorsqu'ils représentent, comme le fait par exemple le camarade Merker, l'aristocratie ouvrière comme une partie organique de la classe bourgeoise ou, comme l'écrivait Merker dans son article « La lutte contre le fascisme »

L'oligarchie financière et la couche supérieure de l'aristocratie ouvrière soudoyée par elle; telles sont dans l'Etat industriel monopolisateur et impérialiste les forces de classe décisives de la bourgeoisie.

Depuis dix années, l'I.S.R. lutte pour faire prévaloir la tactique bolchévik dans le mouvement syndical. Depuis dix années, l'I.S.R. démasque impitoyablement le rôle infâme, du réformisme et du social-fascisme alimentés par l'aristocratie ouvrière. Et depuis dix années, l'I.S.R. ne cesse de lutter aussi bien contre ceux qui, suivant le langage raffiné de Thalheimer, constituent une « sous section de l'aristocratie ouvrière », que contre ceux qui, cherchant à se faciliter artificiellement la tâche de la lutte, contre le social-fascisme, simplifient vulgairement le problème en rangeant tout le prolétariat organisé et qualifié dans l'aristocratie ouvrière et en transformant toute l'aristocratie ouvrière en une partie organique « de la bourgeoisie, en tant que classe ».

Voilà pourquoi la solution du problème de l'aristocratie ouvrière est de la plus grande actualité, même à notre époque, en dépit de son ancienneté. « La théorie a les cheveux gris » disait le vieux Goethe, et « l'arbre doré de la vie est éternellement vert ». D'autant plus que les formidables changements survenus dans la structure de la classe ouvrière et qui ont suscité les nouvelles formes de travail créées par la rationalisation capitaliste actuelle, fournissent une matière inépuisable pour l'achèvement du tableau final broché par la main géniale de l'auteur du Capital.

L'aristocratie ouvrière est cette partie de la classe ouvrière qui, grâce à sa situation particulière dans la production et à la situation particulière du capitalisme de son pays, peut conquérir une situation exceptionnellement favorable aux dépens de toute la classe ouvrière ou aux grâces au surprofit colonial ou autre. Cette nature de l'aristocratie ouvrière n'a jamais varié. Mais, depuis la guerre, ce qui a varié, c'est en premier lieu, la *possibilité* pour la bourgeoisie d'alimenter des couches supérieures du prolétariat aussi étendues qu'à l'époque de la période ascendante du capitalisme, et, en second lieu, les formes de la « situation particulière dans la production de certaines couches » du prolétariat résultat du travail de plus en plus automatisé. Cet automatisme a ouvert les portes des fabriques et des usines des masses formidables d'ouvriers non-qualifiés, de femmes et d'adolescents. Dans les conditions de la fabrique ou de l'usine moderne rationalisées, le type principal est l'ouvrier au *courant*². Suivant l'auteur bourgeois d'un livre intéressant sur la rationalisation aux Etats-Unis, Arthur Pounds (L'Homme de fer), 70 % des ouvriers se mettent au courant de la production en trois jours. On assiste à l'évincement de la main-d'oeuvre qualifiée de la production, au déclasserment progressif de l'ouvrier spécialisé, ou l'ouvrier n'est plus le *spiritus rector* de la machine, mais un simple attribut de cette dernière ; on assiste à la « *déspiritualisation* » du processus du travail, conséquence du

¹ Membre du parti communiste d'Allemagne en 1923 exclus pour déviation de droite

² C'est-à-dire rapidement formé, opérationnel

travail à la chaîne, etc., enfin à l'épuisement prématuré de la force ouvrière par l'accélération du rythme du travail.

Nous n'avons malheureusement pas à notre disposition les données statistiques exactes sur la corrélation de la main-d'oeuvre qualifiée et non qualifiée après la guerre. Elles ne sont fournies ni par la statistique réformatrice, ni par la statistique bourgeoise. Cependant, en se basant sur toute une série d'indices indirects, on peut évaluer infailliblement aussi bien les proportions quantitatives des modifications de la structure de la classe ouvrière que leur caractère qualitatif: Nous essaierons d'examiner ces données, par quelques exemples dans les directions qui suivent :

- a) L'inertie progressive des masses.
- b) Le développement du travail non qualifié, du travail féminin et du travail des adolescents et des vieillards ;
- c) Les changements dans la proportion des employés et des ouvriers ;
- d) Les changements dans le domaine de la continuité du travail ;
- e) Les changements qualitatifs dans la rétribution du travail ;
- f) La liaison existant entre la rationalisation capitaliste et la politique de paix industrielle.

La rationalisation, capitaliste, ne s'est pas attaquée seulement à l'organisation des méthodes de travail. Elle a modifié de façon radicale la structure de l'ensemble de l'économie, s'étendant à l'écoulement, à la répartition, au système du crédit et à tous les autres cotés de la production. L'immense concentration de la production a provoqué dans les masses, une inertie croissante. Sous ce rapport, le recensement de la population allemande en 1925 comparé à celui de 1907, présente, un tableau frappant. Pendant cette période, le nombre des individus indépendants a augmenté de 0,9 %. quoique le nombre des hommes indépendants ait augmenté de 23,3 % et celui des femmes de 35 %.

Presque la totalité de la nouvelle population active se compose, d'éléments *dépendants* sous le rapport économique. Actuellement; en Allemagne, le nombre des éléments indépendants ne s'élève qu'à 17,3 % de toute la population active. Les ouvriers constituent 45,1 du nombre des éléments dépendants.

Mais les plus grands changements se sont produits dans la classe ouvrière elle-même. La même statistique allemande montre que le nombre des ouvriers non qualifiés et des ouvriers au courant, s'élevait; déjà en 1925, à 55. %. Il est hors de doute que depuis cette époque la part du travail non qualifié a sensiblement augmenté. Le passage des ouvriers qualifiés, au travail non qualifié s'effectue rapidement, dans la mesure où l'ouvrier qualifié manque, à ce titre, de travail. Tandis que, il y a quelques années, la rationalisation se basait sur l'étude du moindre détail du processus du travail et que la tâche du contremaître consistait à « mettre chacun à sa place » ,il n'en est pas de même avec le travail actuel de plus en plus automatisé où bien souvent la haute qualification de l'ouvrier spécialisé n'est pour lui qu'une entrave. Dans l'entreprise rationalisée moderne, il n'est pas rare de voir primer les défauts physiques d'un ouvrier. L'usine rationalisée est « l'amie des pauvres d'esprit » écrit l'économiste allemand Christian Schmits dans son livre : *L'homme et la machine*.

Ceci est corroboré par le formidable développement du travail féminin et du travail des adolescents et des vieillards. La « pratique a démontré » écrit Pounds « que l'ouvrier de 18 à 25 ans fait preuve de la plus grande résistance auprès de la machine de fer ». Le ministre du Travail français a communiqué officiellement à la Chambre que le nombre des femmes employées dans la production constitue actuellement dans ce pays 40 à 45 %. En Allemagne, sur trois millions et demi d'employés, on compte plus d'un tiers de femmes. Les enquêtes fortuites des syndicats fournissent des données frappantes. Le comité central du syndicat chrétien des cuirs et peaux allemand cite l'enquête caractéristique suivante : En 1928, le nombre des hommes employés dans l'industrie du cuir, comparativement à 1913, avait diminué de 60 à 70 %, le nombre des femmes avait augmenté de 418,1%, celui des adolescents avait augmenté de 82,9 %. L'organe du Ministère du Travail anglais, *Ministry of Labour Gazette*, publie également quelques données significatives (surtout si l'on tient compte du fait que la rationalisation n'en est encore en Angleterre qu'à son processus primitif) :

a). Dans la construction mécanique, le nombre des hommes s'élevait, en 1929, à 539.300, celui des femmes à 47.400; les chiffres correspondants étaient, en 1924, de 588.500 et 38.900 ;

b) Dans l'industrie de la couture, le nombre des hommes s'élevait, en 1929, à 195.700: celui des femmes à 385.600 les chiffres correspondants étaient, en 1924, de 202.300 et de 371.400.

Les proportions des ouvriers et des employés ont également subi des modifications. Par suite du travail de plus en plus automatisé, le nombre des employés a fortement augmenté et, parmi les employés eux-mêmes, le nombre des non qualifiés s'est sensiblement accru. Le trait distinctif de la rationalisation capitaliste actuelle consiste à retirer aux ouvriers les fonctions essentielles de la production : pour les reporter sur les machines en concentrant d'autant plus les fonctions qualifiées dans les *organisations* et les *administrations*. Et c'est "intentionnellement que, au dernier congrès du: syndicat des employés allemands, A.F.A., tenu en 1928, le rapporteur Otto Suer constatait que « les employés jouent le plus grand rôle lit où le processus de technicité est le plus avancé ».

En 1907 il n'y avait en Allemagne qu'un employé sur 11 ouvriers : en 1925, on comptait déjà un employé sur 6 ouvriers, voire sur 4 dans l'industrie chimique, dans l'industrie électrique et dans celle du gaz.

En ce qui concerne les employés et les fonctionnaires, il y a lieu de noter particulièrement les grands changements qu'a subis cette catégorie depuis la guerre impérialiste par suite de l'inflation, de la cherté de la vie et de l'appauvrissement général des couches petites bourgeoises. Cela s'est traduit par un afflux tout particulier des employés et des fonctionnaires dans les syndicats. Il suffit d'indiquer la force imposante que représentent, depuis la guerre, dans le mouvement syndical l'A.F.A. et le syndicat des fonctionnaires allemands. Dans certains pays comme par exemple en Suisse, les organisations des employés, des fonctionnaires et des ouvriers des entreprises publiques constituent au moins 50 % de toute la masse syndiquée, alors que dans ce même pays, ces éléments ne constituaient pas plus de 22 % de tous les syndiqués.

Le travail de plus en plus automatisé devait naturellement susciter des changements radicaux dans le système de la rétribution du travail. La situation économique des masses ouvrières devient plus uniforme qu'elle ne l'a jamais été: Dans la mesure où le processus du travail se déspiritualise, dans la mesure où la chaîne et, en général, l'automatisme du travail enlève à l'ouvrier qualifié sa personnalité « professionnelle » le nivellement des

salaires de la grande masse des ouvriers travaillant à la chaîne s'opère dans la-même proportion, indépendamment *même de la production*: L'ouvrier moderne peut travailler en une année dans les entreprises rationalisées les plus variées. Les délimitations qui existaient jusqu'alors dans les professions, écrit le statisticien américain Lloyd, « ont presque disparu, et leur disparition efface la différence de rétribution dans d'égales conditions ». Dans une entreprise rationalisée, le contremaître doit veiller avant tout au fonctionnement régulier de la chaîne et au choix convenable de la masse ouvrière qui doit y travailler. Les célèbres ateliers de cordonnerie de Bati, le Ford tchécoslovaque, offrent, sous ce rapport, un tableau intéressant. Ces ateliers occupent 12.000 ouvriers. Voici ce que nous apprend l'enquête spéciale du Bureau International du Travail sur le système des salaires en vigueur dans ces entreprises rationalisées « modèles ». Jusqu'en 1928, il existait dans les ateliers de Bati cinq catégories de salaires : soit, 450 couronnes pour les ouvriers qualifiés, 360 couronnes pour les ouvriers non qualifiés; 240 couronnes pour les ouvrières qualifiées, 180 couronnes pour les ouvrières non qualifiées, 130 couronnes pour les apprentis. A partir de 1928, ce système fut modifié quatre catégories furent instituées. Actuellement, les ouvriers âgés de plus de 21 ans, reçoivent un salaire de 480 couronnes, 45 % ; les ouvriers âgés de moins de 21 ans, un salaire de 210 couronnes; 16% ; les ouvrières âgées de plus de 18 ans, un salaire de 240 couronnes, 26 % ; les ouvrières âgées de moins de 18 ans, un salaire de 150 couronnes, 13%. Le salaire est basé sur l'âge, c'est-à-dire *sur la résistance physique*. Le travail à la chaîne exige un triage physique. Evidemment, cela ne rend pas du premier coup. Lorsque Bati introduisit le travail à la chaîne, le rendement diminua de 50 % dans les premiers temps, mais il tripla par la suite. Ces données sur la rétribution du travail chez Bati sont une réplique fidèle du tableau des changements survenus dans la structure du prolétariat après la guerre. Le travail féminin y est pour plus d'un tiers. Fait caractéristique : les ouvrières âgées de 18 à 21 ans reçoivent davantage que les jeunes ouvriers du même âge. La proportion de la jeunesse ouvrière en général constitue un peu moins, d'un tiers. Et encore l'âge des autres ouvriers n'est pas très élevé. Tout ceci montre clairement le rôle que joue l'ouvrier non qualifié dans l'entreprise rationalisée moderne.

Cela ne veut pas dire, assurément, que l'aristocratie ouvrière, comme telle, est en train de disparaître. Certes, sa base s'est considérablement restreinte. Mais, c'est le sujet de l'aristocratie ouvrière qui change. L'ouvrier hautement qualifié d'autrefois est remplacé par des éléments, plus fortement rétribués qui entraînent les autres et donnent le rythme de la chaîne. Ces éléments sont encore plus rapprochés de l'entrepreneur que l'ancienne aristocratie tradeunioniste hautement qualifiée. Comme cette dernière, ils n'ont pas le sentiment de classe et, en outre, l'esprit de solidarité « professionnelle », si fortement développé chez l'aristocratie ouvrière, leur est complètement étranger.

Aussi bien, ce nivellement par « l'homme de fer » de la masse ouvrière employée à la chaîne épouvante-t-il un grand nombre d'observateurs bourgeois.

La machine automatique avec sa tendance à la simplification et au nivellement - écrit Pounds - peut aussi bien conduire à la démocratie véritable qu'à un nouvel esclavage, et elle peut également pousser le monde dans le chaos de l'anarchie.

Enfin, il convient de noter l'importance considérable prise par la rationalisation capitaliste actuelle et les nouvelles méthodes de travail en ce qui concerne l'attachement de l'ouvrier à l'usine et l'organisation de la « paix industrielle ». Le patron a les coudées plus franches

depuis que la somme du travail qualifié a sensiblement diminué dans l'entreprise. On sait comment Ford et un certain nombre d'autres patrons américains appliquent le système du changement mécanique et périodique des ouvriers. D'autre part, la grande masse des ouvriers n'ayant plus maintenant de qualification spéciale, est fortement attachée à l'entreprise, quoique la monotonie abrutissante du travail mécanisé doive les pousser à changer de travail. Sous ce rapport, les données américaines sont d'un grand intérêt: Nous trouvons dans l'Annuaire du syndicat patronal des états-Unis pour 1926 les chiffres suivants : le roulement annuel moyen, en se basant sur les départs volontaires des ouvriers, constituait, dans les entreprises englobant 300.000 ouvriers, 161 % en mars 1920, 97.% en février 1923, 41 % seulement en août 1926 ! De l'aveu du sous-directeur du BIT ce fait doit être attribué à « l'organisation des conditions du travail sur une base scientifique » et à « l'institution d'une représentation ouvrière ayant pour but d'organiser les rapports des ouvriers et des patrons ».

Malheureusement, le mouvement syndical révolutionnaire n'a accordé jusqu'à présent qu'une attention très minime à cette importance de la rationalisation capitaliste actuelle en tant qu'instrument de la « paix industrielle ». Cependant, la bourgeoisie. Elle-même ne cesse d'en parler tous les jours. Au congrès de l' « organisation scientifique du travail » qui eut lieu l'année dernière, le président du Conseil des ministres, Tardieu, et le président de la Fédération américaine du Travail, Green, soulignèrent que la « rationalisation doit être un effort d'ordre économique en même temps qu'un effort de solidarité sociale ». On connaît le rôle joué par le célèbre consortium chimique anglais Monda, dont les usines sont les plus rationalisées de l'Angleterre, dans l'organisation de la « paix industrielle » avec les trade-unions anglais. Le pacte de « paix Industrielle » prévoit dans les entreprises Monda les « représentations d'usine », la participation aux bénéfices, etc., Le mot d'ordre « Allons aux masses », est en ce moment l'un des principaux mots d'ordre du capital monopolisateur. Ayant perdu son ancien appui dans la classe ouvrière, le capital monopolisateur cherche à se consolider à tout prix sur d'autres positions parmi le prolétariat ; C'est là précisément le sens historique de la démagogie sociale du fascisme nationaliste et de l'accélération du rythme de fascisation de la social-démocratie. La rationalisation capitaliste provoque les protestations violentes des masses ouvrières. Le capital monopolisateur, lui aussi, a déclaré la guerre à l' « esprit » de l'ouvrier, Bati a introduit dans ses entreprises la participation des ouvriers aux bénéfices. Dans un appel spécial aux ouvriers, il a déclaré à ce sujet :

Nous vous accordons une participation aux bénéfices non pas parce que nous éprouvons le besoin de distribuer de l'argent par simple cordialité. Nous voulons par ce moyen diminuer encore davantage le prix de revient de la production.

Cette lutte « pour l'esprit » de l'ouvrier a revêtu une forme particulièrement vive en Allemagne. Un institut spécial *Dinta*, a été fondé à Dusseldorf dans un but « éducatif » . C'est là que doivent être formés les cadres d'une main-d'oeuvre qualifiée dévouée à la bourgeoisie. Suivant la déclaration de l'ingénieur Arnord, fondateur et directeur du Dinta, le but de cette éducation est de développer une obéissance intelligente et la joie du travail.

Des instituts de ce genre se créent près des grandes entreprises rationalisées. Chez Bali, par exemple, on fait l'apprentissage de 900 adolescents, pour lesquels on a aménagé un « internat » patronal dont le règlement est strictement déterminé. Ces jeunes gens constitueront par la suite la couche supérieure et la partie la plus sûre de la masse ouvrière et des employés de l'entreprise.

Ainsi le type ancien de l'aristocratie ouvrière s'en va dans le passé. Le comptable, aristocrate de bureau, et le mécanicien aristocrate de l'usine, se meurent: Ils sont remplacés par une « aristocratie ouvrière » moins nombreuse, mais encore plus « étroite, égoïste, sèche, avide de lucre, bourgeoise, aux tendances impérialistes, vendue à l'impérialisme ». (Lénine.)

Quelle importance toutes ces modifications de la structure sociale du prolétariat ont-elles pour la tactique du mouvement syndical révolutionnaire ? L'aristocratie ouvrière a formé la base de la prospérité du trade-unionisme anglais à l'époque du monopole industriel de l'Angleterre. Avec le développement de l'impérialisme dans le dernier quart du XIX^e siècle, la situation a changé uniquement en ce sens :

Le monopole est détenu par le capital financier non plus d'une seule, mais de quelques rares grandes puissances.

Alors, on pouvait acheter, suborner pendant des dizaines d'années la classe ouvrière d'un pays. Cela est maintenant peu probable, même impossible, par contre_ chaque « grande » puissance impérialiste peut soudoyer et soudoyer des couches « d'aristocratie ouvrières » moindres [qu'en Angleterre en 1848-1868]... La base économique du social-chauvinisme et de l'opportunisme est toujours la même : c'est l'union d'une fraction minimale des « sphères supérieures » du mouvement ouvrier avec sa bourgeoisie nationale contre la masse du prolétariat. (Lénine : L'opportunisme et la faillite de la II^e Internationale.)

Déjà longtemps avant la guerre la social-démocratie et le mouvement syndical réformiste confondaient la classe ouvrière et sa couche supérieure. On n'entendait par le terme de classe ouvrière que la partie organisée et qualifiée du prolétariat. Fait caractéristique : encore en 1892, Wilhelm Liebknecht, s'adressant à l'auditoire du congrès de Berlin de la social-démocratie allemande, déclarait :

Vous tous vous êtes, ici présents, en partie des aristocrates parmi les ouvriers.. Les masses laborieuses des mines de la Saxe, les tisserands de la Silésie qualifieraient votre salaire de royal.

A la veille de la guerre, la social-démocratie allemande comptait une proportion de 80 % d'ouvriers qualifiés, 10 % de non qualifiés et 10 % de « restants » Cette partie privilégiée du prolétariat, de même que le parti politique et les organisations syndicales la représentant, devait tout naturellement être contaminée par le social-chauvinisme, le social-impérialisme, l'idéologie de la pénétration pacifique, de la « paix industrielle » et de la « démocratie économique ». C'est ce qu'a d'ailleurs constaté le II^e congrès de l'I.C. qui fut le premier congrès de l'I.C. à s'occuper du problème du mouvement syndical.

Pour les mêmes raisons qui firent que la social-démocratie internationale s'est avérée, à quelques exceptions près, non pas un instrument de lutte révolutionnaire du prolétariat pour le renversement du capitalisme, mais une organisation contenant, dans son intérêt de la bourgeoisie, l'ardeur révolutionnaire du prolétariat, les syndicats, pendant la guerre, ont été, dans la plupart des cas, un rouage de l'appareil militaire de la bourgeoisie... Groupant principalement les ouvriers qualifiés, mieux payés par les patrons, bornés par leur étroitesse d'esprit professionnel, enchaînés par un appareil

bureaucratique coupé des masses, dépravés par leurs chefs opportunistes, les syndicats ont trahi non seulement la révolution sociale, mais encore l'amélioration des conditions de vie des ouvriers organisés par eux. (résolution du Iie congrès de l'I.C. sur « le mouvement syndical, les comités d'usines et la IIIe Internationale)

Bien plus, lorsque après la guerre, un puissant mouvement d'essor révolutionnaire s'amorça et qu'apparut, en Occident, un mouvement communiste de masse, la social-démocratie se mit aussitôt à flétrir les ouvriers révolutionnaires en les traitant de « déclassés ». D'immenses masses ouvrières, jusque là non qualifiées et inorganisées, affluèrent dans les syndicats. L'année 1920 marqua le point culminant du développement quantitatif des syndicats après la guerre. Une formidable vague de grèves emportait toutes les digues légales élevées par les syndicats. Mais la bureaucratie syndicale se dressa tout particulièrement contre le « sauvage » mouvement gréviste auquel prenaient part, principalement les nouvelles couches syndicales et les ouvriers inorganisés. En 1922, pendant la fameuse grève « sauvage » des ouvriers communaux de Berlin, l'organe central de l'A.D.G.B., le *Korrespondenzblatt*, écrivait :

Il serait intéressant de vérifier les papiers militaires des chefs du comité de grève... Car la férocité employée ici par un groupe d'ouvriers contre la population d'une des plus grandes villes industrielles de l'Allemagne n'a pu se développer que dans les tranchées.

Les théoriciens social-démocrates et la bureaucratie syndicale réformiste tentèrent même de représenter toute la lutte entre les communistes et la social-démocratie comme une lutte entre ouvriers qualifiés et non qualifiés³.

La social démocratie subit après la guerre les plus grands changements de structure. Des groupes considérables d'employés, de fonctionnaires et d'éléments petits-bourgeois entrèrent dans ses rangs. Mais le plus important, c'est l'influence qu'exercèrent les changements de structure du prolétariat sur la base ouvrière de la social-démocratie : dans la mesure où, en raison de la rationalisation capitaliste des quatre dernières années, la base de l'aristocratie ouvrière s'est elle-même rétrécie et où, le capitalisme ne peut soudoyer qu'une couche supérieure ouvrière de plus en plus mince, nous voyons, surtout pendant la dernière période, des masses ouvrières considérables quitter les rangs de la social-démocratie. La social-démocratie elle-même est obligée de le reconnaître. Cela est confirmé par la polémique qui s'est engagée, cette année, dans le Parti social-démocrate, entre l'organe théorique officiel de la social-démocratie, le *Gesellschaft*, et l'organe théorique des social démocrates de gauche, le *Klassenkampf*. Dans un article de polémique, paru dans le numéro de janvier 1930 du *Klassenkampf*, un certain social-démocrate de « gauche », Helmut Wagner, pose cette question caractéristique :

Pourquoi le Parti [social-démocrate], au milieu de l'offensive inouïe que mène actuellement sur tout le front le capital et de l'aggravation croissante des antagonismes de classe, n'a-t-il, pu utiliser l'exaspération grandissante des ouvriers ? Pourquoi n'a-t-il su porter le coup de grâce ni au centre, ni à la politique insensée du P.C. allemand ? Pourquoi, malgré les circonstances politiques extrêmement favorables, ce parti ouvrier n'est-il pas devenu le parti de la classe ouvrière allemande ? (« La situation

³ Cf. Kart Geyer: *Le radicalisme dans le mouvement ouvrier allemand*, ouvrage qui, sous ce rapport, est intéressant

psychologique du moment »)

Si l'on fait abstraction du verbiage « radical » de ce social-fasciste de « gauche », si on laisse de côté ses dissertations sur la social démocratie qu'il qualifie de « parti ouvrier », ce qu'elle a depuis longtemps cessé d'être, on appréciera cette déclaration, de l'organe social-démocrate affirmant que, par sa composition, la social-démocratie allemande « n'est pas le parti de la classe ouvrière ».

On conçoit fort bien que cette idéologie de l'aristocratie ouvrière, prédominante dans la IIe Internationale, devait exercer son influence sur certaines couches des partis communistes issues, en grande partie, de la social-démocratie et davantage encore, sur le groupe dirigeant du mouvement syndical révolutionnaire. Les traditions et préjugés anciens, le mépris aristocratique des ouvriers inorganisés et non qualifiés n'ont pas cessé d'entraver la bolchévisation des partis, communistes et du mouvement syndical révolutionnaire. C'est ce que Lénine, prévoyait déjà lorsque, au IIe congrès de l'I.C., dans son rapport sur les thèses, au sujet des tâches principales, de l'I.C., il déclarait :

En Amérique, en Angleterre, en France, nous avons affaire à une obstination incomparablement plus forte de la part des chefs opportunistes, des sphères supérieures de la classe ouvrière, de l'aristocratie ouvrière ; ils opposent une résistance bien plus grande au mouvement communiste. Et c'est pourquoi nous devons nous attendre à de plus grandes difficultés que celles que nous avons connues chez nous pour débarrasser les partis ouvriers européens et américains de ce mal.

Effectivement, le « premier appel » des opportunistes et des renégats, Paul Lévy en tête, accusait les partis communistes de « miser sur le lumpen-prolétariat ». La tactique révolutionnaire du groupe Spartacus et du P.C allemand était attaquée comme une tactique dictée par le lumpen-prolétariat dont les rangs du P.C. étaient pleins. Le mouvement des chômeurs était compris dans celui du lumpen-prolétariat. Reprenant presque entièrement la campagne acharnée des bureaucrates syndicaux contre les auteurs des grèves « sauvages », Paul Lévy écrivait en 1921 :

Comme dans chaque révolution, et tout particulièrement dans une révolution ayant suivi immédiatement une guerre qui a remué les mauvais instincts des masses populaires et provoqué la démoralisation des couches profondes, un facteur spécial est apparu dans la révolution: le lumpen-prolétariat. Nous ne voyons pas en lui une partie de la classe ouvrière. Mais à maintes reprises, et cela doit inciter à la réflexion, il s'est approprié le nom de Spartacus⁴.

Ce mépris du lumpen-prolétariat, sous lequel on entendait effectivement les ouvriers inorganisés et les chômeurs, était l'expression immédiate de l'idéologie de l'aristocratie ouvrière. Et cette même idéologie détermina, par la suite, toute la campagne de calomnies de Brandler et de Waicher contre le P.C. au moment précis où le P.C. allemand, pendant le lock-out de la Ruhr, s'orientait justement et catégoriquement sur le groupement des inorganisés et la conquête des grandes usines où sont concentrées d'immenses masses de travailleurs non qualifiés. Il convient de rappeler la fameuse « argumentation » de la droite (et des conciliateurs) au moment du lock-out de la Ruhr, à savoir : que le P.C. « n'avait pu obtenir de succès *immédiats* dans la lutte économique ».

⁴ L'Internationale, n°26

Evidemment, le fait pour le P.C. allemand d'avoir réussi à déterminer une vaste effervescence parmi les masses non qualifiées et inorganisées n'avait aucune importance aux yeux de Brandler et de Walcher. Leur attention était fixée uniquement sur la couche supérieure de la partie organisée et qualifiée de la classe ouvrière. C'était là le point de vue typique de l'aristocratie ouvrière. Et ce n'est pas par simple hasard que, pendant le IIe congrès, le théoricien de la droite allemande, le docteur Thalheimer, ne mentionna pas une seule fois le nom même d'aristocratie ouvrière tout au long de ses cent pages d'amendements au programme de l'I.C. Théoriquement on sent là la vieille conception centriste, non léniniste de l'impérialisme qui, suivant Lénine, alimente l'aristocratie ouvrière, et, par la même, le réformisme.

Il faut dire franchement que nos organisations syndicales révolutionnaires sont encore fortement affligées de ces traditions héritées de la social-démocratie. L'I.S.R. possède en Europe deux grandes organisations de masse la Confédération générale du Travail unitaire en France et les syndicats rouges en Tchécoslovaquie. Quelle est la structure sociale de ces organisations? Nous ne disposons pas de données statistiques exactes sous ce rapport, mais il est hors de doute que le pourcentage du prolétariat non qualifié est très minime dans les deux organisations. Il suffit d'indiquer que sur les 400.000 membres de la C.G.T.U., le nombre des ouvriers strictement industriels ne constitue qu'une partie insignifiante et que le nombre des ouvriers étrangers ne dépasse pas 20 à 25.000 hommes. Cependant, les ouvriers étrangers qui, en majeure partie, ne sont pas des ouvriers qualifiés, constituent une force imposante dans la classe ouvrière française. On en compte plus d'un tiers dans l'industrie extractive, environ la moitié dans l'industrie métallurgique, pas moins de 60 % dans l'industrie chimique, etc. La direction des luttes économiques prouve encore combien grande est la pression de l'idéologie de l'aristocratie ouvrière sur la C.G.T.U.

Pas plus tard, que l'année dernière, pendant la grève la plus déterminée qui eut lieu en France en 1929, à Belfort, où près de 12.000 métallurgistes et ouvriers du textile étaient en grève et où la direction de la grève appartenait directement au P.C. (ce qui atteste indubitablement le niveau élevé du mouvement ouvrier actuel en France), les ouvriers non qualifiés ne furent pas élus dans le comité de grève. Tout récemment encore, en été 1928, la Fédération unitaire des métallurgistes, en même temps qu'elle appelait à la lutte économique posait des revendications défendant seulement les intérêts de quelques couches qualifiées de l'industrie métallurgique.

Il en est de même en Tchécoslovaquie. D'après l'enquête statistique du syndicat rouge des métallurgistes (faite après le départ de Haïs), ce syndicat comptait au début de 1930, 20% d'ouvriers hautement qualifiés, 50 % d'ouvriers qualifiés et seulement 30 % de non-qualifiés. La récente conférence révolutionnaire des usines Skoda présente approximativement le même tableau. A Pilsen, par exemple, où Skoda emploie 18.000 ouvriers, le nombre des ouvriers qualifiés est en général de 50 %, et, parmi les membres du syndicat rouge de cette usine, on compte environ 70 % d'ouvriers qualifiés, soit bien plus de la moitié.

Il serait superflu d'insister sur le fait que Haïs et son groupe de renégats constituaient la fine- fleur de l'aristocratie ouvrière. Pendant les dix années de son existence, l'I.S.R. a mené une lutte impitoyable contre cette agence de l'aristocratie ouvrière dans les rangs du mouvement syndical révolutionnaire. En 1921, Paul Levy « combinait » ses révélations sur le caractère « lumpenprolétarien » de la structure du P.C. allemand avec ses attaques contre l'I.S.R.,

avec sa tentative de liquider l'I.S.R. en tant qu'organisation. Le P.C. allemand et l'I.C. ont liquidé Paul Levy en tant que membre du Parti communiste. En 1928-1929, la plus forte attaque de la droite, en Allemagne et en Tchécoslovaquie, fut encore dirigée contre le mouvement syndical révolutionnaire. Au cours de ces deux années, l'I.S.R. a dû subir les violentes attaques des renégats de droite en Amérique, Lowstone et Pepper en tête, qui faisaient découler tout naturellement de leur théorie de la situation exceptionnelle du capitalisme américain, la théorie de « l'aristocratie ouvrière compacte » dans ce pays.

Mais dans cette lutte contre les vestiges de l'idéologie de l'aristocratie ouvrière dans le mouvement syndical révolutionnaire, l'I.S.R. s'est heurtée à un autre danger: celui de la simplification sectaire et de la vulgarisation du problème. Nous avons déjà parlé de l'intervention de Merker qui considère l'aristocratie ouvrière comme une partie organique de la bourgeoisie. Bien plus, il range dans l'aristocratie ouvrière tous les membres des syndicats réformistes. Pour lui, chaque ouvrier social-démocrate est un petit « Zoergiebe ». Mais Merker n'est pas seul. Tout au long de l'histoire de l'I.S.R., nous avons assistés à des tentatives de substituer à la tâche difficile de la pénétration bolchévik dans les masses (les bolchéviks sont des militants de masse, disait Lénine), à la conquête de la majorité de la classe ouvrière, y compris les ouvriers membres du Parti social-démocrate et des syndicats réformistes, la méconnaissance sectaire de cette tâche, une phraséologie radicale sur « l'aristocratie ouvrière compacte » et la « masse réactionnaire compacte » dans les syndicats réformistes et les partis social-démocrates.

Au fond, les raisonnements de ces camarades sont très « simples ». Leur « schéma » se réduit à ceci :

- a) Par aristocratie ouvrière, déclarent-ils, nous avons entendu, jusqu'à présent, la partie des ouvriers le mieux payés; or la partie des ouvriers les mieux payés, ce sont les ouvriers qualifiés ;
- b) Les ouvriers, organisés, ce sont les ouvriers qualifiés ;or les ouvriers qualifiés c'est l'aristocratie ouvrière
- c) Les ouvriers organisés dans les syndicats réformistes et dans les partis social-démocrates constituent une « masse réactionnaire compacte ». Il n'y a aucune différence, entre l'appareil syndical réformiste et l'appareil étatique bourgeois. Il n'y aucune différence sociale entre l'aristocratie ouvrière et la bourgeoisie, en tant que classe. C'est l'ouvrier social-démocrate « qui forme la base du social-fascisme ». C'est l'aristocratie ouvrière qui constitue la force de classe décisive de la bourgeoisie.

Déjà le Ier congrès de l'I.S.R. avait très nettement combattu ces tendances, représentées alors par les syndicalistes. Le représentant de la Ligue syndicaliste ouvrières d'Allemagne, Greilig, citant Gorter, le théoricien bien connu de l'école « hollandaise », argumentait de la manière suivante sur « l'esprit réactionnaire naturel » du prolétariat organisé dans les syndicats :

En raison de sa situation sociale la partie prédominante du prolétariat ressent vivement le besoin d'une amélioration de sa situation, de réformes, de la défense de ses conditions d'existence. Sa vie est si dure qu'elle ne cessera d'y tendre de toutes ses forces et de lutter pour cela, même pendant la révolution. Dans l'intérêt de ces aspirations, elle est prête à

suspendre de temps en temps la lutte révolutionnaire. Elle poussera son organisation d'industrie; son syndicat, dans ce sens. L'opportunisme et le réformisme menacent, par conséquent, les organisations d'industrie, les syndicats et la partie du prolétariat qui s'y trouve organisée.

Partant de là on en vint donc tout naturellement à la *négation de la nécessité de militer dans les syndicats réformistes*, qui servent uniquement les intérêts de l'aristocratie ouvrière.

Déjà auparavant, au IIe congrès de l'I.C., nous avons vu les communistes anglais, Galacher en tête, et la délégation américaine, prendre cette position, dont le développement « logique » devait conduire le délégué italien Bombacci, au IIIe congrès de l'I.C., à nier l'importance des combats partiels en général, et, par là même, celle des syndicats. Il convient de dire que la conclusion logique qui découlait de l'intervention du syndicaliste Greilig au 1^{er} congrès de l'I.S.R. aurait dû amener les mêmes résultats pratiques.

Cela se passait dans les premiers temps de l'I.S.R. Et voilà qu'après dix années de lutte et d'expérience du mouvement syndical révolutionnaire nous assistons à une récurrence de ces tendances sectaires syndicalistes. Ce n'est évidemment pas un simple effet du hasard. Ces tendances sont suscitées par les *difficultés* auxquelles se heurtent les *partis communistes et le mouvement syndical révolutionnaire dans la période actuelle de l'essor du mouvement ouvrier révolutionnaire*. En dépit de la soudure évidente de la bureaucratie syndicale réformiste et du capital monopolisateur; des masses ouvrières nombreuses continuent encore à lui faire confiance. Or, au lieu de jeter toutes leurs forces dans l'accomplissement de la tâche, la plus difficile de l'étape actuelle, que le Présidium élargi du C.E de l'I.C. a formulé, c'est-à-dire *l'organisation des masses dans la période de leur essor*, un grand nombre de camarades suivent la ligne du moindre effort, en justifiant leur passivité par le fait qu'il n'y a pas de différence entre les « grands » et les « petits » Zoergiebel. Dès lors, il ne faut pas être surpris que Merker, en présentant la fascisation de la social-démocratie et des syndicats réformistes comme un processus déjà *achevé*, range, au point de vue social, l'aristocratie ouvrière dans la bourgeoisie, en tant que classe. Aussi bien, c'est avec juste raison que le Bureau politique du P.C allemand déclare dans sa résolution sur le groupe Merker:

Le point de vue du groupe Merker constitue, dans son ensemble, la plate-forme idéologique d'une politique de gauche en paroles et de droite en fait opposée au léninisme. Cette plate-forme est du brandlérianisme à rebours. Cette idéologie non-socialiste, non-prolétarienne est basée sur un manque de confiance dans les forces de la classe ouvrière, dans la possibilité de la conquête de la majorité de la classe ouvrière par le P.C., y compris les ouvriers social-démocrates. En ignorant les ouvriers social-démocrates du rang, le groupe Merker voile la différence qu'il y a entre les chefs social-démocrates et les masses et, par là même, le rôle réactionnaire de la direction social-fasciste.

Est-il besoin d'ajouter que ni Marx, ni Engels, ni Lénine n'ont jamais considéré la partie qualifiée et, en général, la couche supérieure du prolétariat comme une partie, socialement intégrante de la bourgeoisie en tant que classe! Dans la lettre qu'il adressait à Marx le 7 octobre 1858, Engels écrivait qu'en Angleterre « à côté de la bourgeoisie » apparaît « l'aristocratie bourgeoise » et le « prolétariat bourgeois ». Lénine parlait de l' « alliance d'une fraction minime des couches supérieures du mouvement ouvrier avec

« leur » bourgeoisie nationale contre la masse du prolétariat ». Par suite de la rationalisation capitaliste actuelle, cette fraction des couches supérieures s'est resserrée, s'est rapprochée davantage encore du patron, elle est encore plus corrompue et dépravée. Mais cela ne veut pas dire que, même à présent, cette couche de l'aristocratie ouvrière constitue socialement une partie organique de la bourgeoisie en tant que classe ni, à plus forte raison, que toute la partie qualifiée du prolétariat, encore assez nombreuse (car le processus qui tend à automatiser de plus en plus le travail est loin d'être achevé) constitue l'aristocratie ouvrière.

Or, ce mépris des ouvriers qualifiés se répand dans tout le mouvement syndical révolutionnaire international: Il suffit de mentionner la dernière conférence syndicale du P.C. tchécoslovaque où l'on adopta une résolution par laquelle on imposait aux syndicats rouges la tâche de devenir des organisations d'ouvriers non qualifiés, disqualifiés... de femmes d'ouvriers et de jeunesse ouvrière... et de la partie révolutionnaire des ouvriers qualifiés... Peut-on s'étonner après cela que les syndicats rouges tchèques, où les traditions de Hais ont laissé des traces assez profondes, aient fait preuve d'une négligence inadmissible à l'égard du front unique par en bas et d'une passivité inouïe au cours des batailles économiques de la dernière période? Il suffit d'indiquer, à titre d'exemple, la grève de janvier des vitriers de Teplitz.

Il en est de même dans les autres pays. A la commission française du C.E. de l'I.C., en juin dernier, les camarades Thorez et Barbé ont cité, dans leurs rapports, des nombreux cas de négligence du mot d'ordre du front unique par en bas sous prétexte que les ouvriers social-démocrates ne valent pas mieux que leurs chefs social-fascistes.

Voilà pourquoi le problème de l'aristocratie ouvrière n'est pas un problème académique pour le mouvement syndical révolutionnaire. Les traditions social-démocrates, l'idéologie de l'aristocratie ouvrière pèsent lourdement sur le mouvement syndical révolutionnaire et particulièrement sur les militants syndicaux. Mais, pour surmonter cette grave faiblesse du mouvement syndical révolutionnaire, il est absolument nécessaire de combattre énergiquement la simplification vulgaire, sectaire gauchiste du problème. Ce n'est qu'en luttant sur les deux fronts, que le mouvement syndical révolutionnaire pourra grouper effectivement les immenses masses prolétariennes pour les grandes batailles de classe à venir.